

Zeitschrift:	Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band:	23 (1885)
Heft:	49
Artikel:	Un coup d'oeil en arrière : à propos de la toilette des dames : VI
Autor:	[s.n.]
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-188953

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

coin de sottines ; et pi après tu traceras-voi rappercher les aises pa dernier l'éboiton pou les mettre à la chotte devant qui rollie, car pou sù y aura une tapassée ; le temps a bargagné toute la vépre et y n'enluge pas pou rien ; et pi guigne-voi comme les arbres vouichent et comme les genilles se froulent contre les ages. Tai ! y plovgne déjà ! Dégroupille-toi et ne mouzi pas !

Un coup d'œil en arrière
à propos de la toilette des dames.

VI

En terminant notre précédent article, nous avons promis à nos lecteurs que nous accompagnerions notre héroïne, invitée à dîner en ville.

A Rome, comme aujourd'hui en France, le principal repas avait lieu le soir, après les affaires. Quelques invités avaient la détestable habitude qu'on remarque encore de nos jours chez les personnes qui cherchent à marquer dans une soirée en arrivant tard, croyant ainsi faire sensation au milieu de celles, plus modestes, qui attendent et ont fait preuve de politesse en se présentant à l'heure. « Arrivez tard, dit Ovide, l'attente fait ressortir la beauté ; d'ailleurs la nuit jettera son voile sur vos imperfections. »

Il faut remarquer tout d'abord qu'on ne servait pas de fourchettes à table ; elles n'étaient pas encore inventées. On mangeait tout simplement avec les doigts et l'on s'essuyait avec une serviette, car celle-ci était en usage. Mais, chose curieuse, ce n'était pas l'amphitryon qui la fournissait, chaque invité apportait la sienne ; et il paraît, si l'on en croit Martial, que ces serviettes, qu'on se plaisait parfois à échanger à titre de souvenir, étaient assez souvent volées. « Jamais, dit cet écrivain, Hermogène n'apportait de serviette en venant dîner, et cependant il en remportait toujours une. »

Les convives devaient de même se pourvoir d'un cure-dent, dont il était convenable de dissimuler l'emploi. Est-il, en effet, quelque chose de plus impoli, de plus dégoûtant, disons le mot, que l'habitude de certaines gens qui n'attendent pas même la fin du repas pour se curer les dents d'une manière plus ou moins gracieuse, aux yeux de tout le monde.

A ce sujet, on fait remarquer une ruse féminine chez quelques dames romaines. Celles qui affectionnaient le plus de se fouiller les gencives après les repas étaient précisément celles qui n'avaient plus de dents.

Dès que les mets étaient servis, un esclave agitait une espèce d'éventail au-dessus des plats pour en éloigner les mouches et envoyer en même temps de l'air frais au visage des convives. — Que mangeait-on alors ?... Hélas ! ce qu'on mange aujourd'hui, à peu de chose près. Les champignons étaient en grande faveur, on les préférait même aux truffes ; à côté de cela, figuraient alternativement sur la table le pâté de foie gras, le cochon de lait à la broche, dont les dames étaient très friandes ; seulement, pour désigner ce mets d'une manière convenable, elles employaient cette tournure de phrase : « Qu'on

me serve, quand il tette encore, le tendre nourrisson d'une truie paresseuse. » On mangeait des olives pendant toute la durée du repas, qui se terminait presque toujours par une salade de laitue. Puis on connaissait déjà le coup du milieu, le petit verre de vin amer et sec, pour ranimer l'appétit émoussé.

Mais, il faut le dire, les dames n'étaient guère scrupuleuses à l'endroit de la boisson à table. Un poète du temps ne craint pas de dire qu'une jeune fille peut décentement se permettre quelques excès dans le boire. On cherchait, paraît-il, à provoquer la gaîté en se grisant un peu, ce qui conduisait à certaines familiarités qui seraient fort mal vues aujourd'hui. « Buvez, disait Ovide, dans le verre de votre voisine, du côté qu'ont touché ses lèvres. »

Nous regrettions de le dire, mais les dames, au lieu de chercher à modérer les libations chez les hommes, les encourageaient plutôt : « Videz, disaient-elles, autant de fois la coupe qu'il y a de lettres dans nos noms. » Et quand ils avaient achevé leurs coupes, elles les relançaient en leur demandant de porter de la même façon la santé des absentes. Leur but, dans cela, vous ne le devinerez pas. Eh bien, Ovide encore va vous l'apprendre : « Il n'est point, dit-il, de femme laide, pour des yeux troublés par le vin. »

L'OUBLIEUX

(Fin.)

Ammonic se leva toute droite, cette fois, et l'éclair aux yeux :

— Mona ne reverra pas Anglesey... car Mona va mourir... Nous allons mourir tous les trois, Bryen... Voilà le flot... le flot terrible et mortel... Encore quelques minutes et les cavernes s'empliront, et le récif sera submergé... Entends-tu ce grondement toujours plus rapproché ?... Voilà une demi-heure que je l'entends, moi...

— Ammonic !... crièrent les deux infortunés.

Bryen alors saisit Mona dans ses bras.

— Viens... fuyons !... dussé-je nager jusqu'à la barque, je te sauverai, Mona !...

— Trop tard ! dit la fille du passeur, immobile comme la fatalité au-dessus de son effrayant piédestal. Trop tard !... Voici le flot !

Une lame venait droit devant eux. Cette première vague, d'abord calme et comme souriante, s'avança doucement jusqu'au pied de l'ilot, puis frappant les piliers, elle se brisa soudain sur l'obstacle, bondit avec des torrents d'écume et se précipita avec un bruit semblable au roulement de cent tonnerres dans l'intérieur des cavernes. Tout le récif trembla, et des entrailles même de la roche sortit comme un gémissement lamentable. Immédiatement, une seconde lame frappa l'écueil par le travers et jaillit en écume jusqu'à la face des malheureux. En vain Bryen courait de côté et d'autre, cherchant une issue quelconque. Déjà, autour des roches entassées, la mer, traîtreusement, sournoisement, se glissait, étalant au soleil couchant ses profondeurs nacrées aux transparences d'abîmes. Et déjà on entendait sous les pieds des infortunés clapoter l'eau dans les cavernes profondes. Bryen, dans un accès de rage et de désespoir sublime, saisit la pauvre épousée du matin et l'entraîna vers l'endroit où les flots semblaient le moins tumultueux. Il voulait lutter contre la mort horrible, essayer d'atteindre la barque, qu'un remous de la marée montante rapprochait depuis un instant...